

La ruralité dans la frange péri-urbaine de Mexico

Mayté Banzo
Géographe

L'intensification de la mobilité est à l'origine des profondes transformations que connaît le milieu rural et rend difficile la distinction systématique entre ville et campagne. Cependant, les concepts de rural et d'urbain demeurent, à ce jour, les plus explicites pour caractériser les différentes formes d'organisation de l'espace. Nous considérons ainsi la frange péri-urbaine comme un espace rural de transition qui doit sa spécificité à l'intensité des interactions rural-urbain induites par la proximité de la ville. Cette spécificité se traduit dans l'évolution de la structure spatiale, la diversité des types d'exploitants et de leur rapport à l'agriculture, l'ancienneté des échanges ville-campagne. C'est à travers ces trois aspects que nous analysons les principales caractéristiques de la ruralité dans la frange péri-urbaine de Mexico ; la réflexion porte plus particulièrement sur le bassin de Chalco-Amecameca situé dans la périphérie sud-est de l'agglomération (fig. 1).

■ L'espace rural péri-urbain

L'espace rural péri-urbain est d'autant plus difficile à définir qu'il est hétéroclite et qu'il se recompose sans cesse.

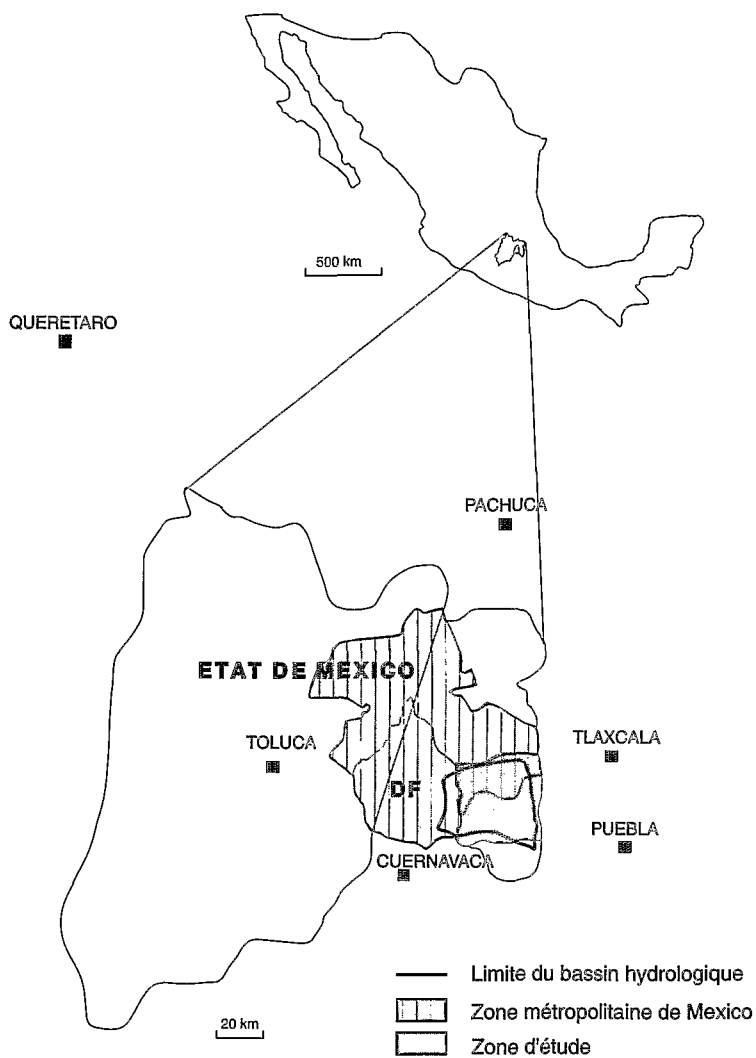


Figure 1

Le bassin de Chalco-Amecameca et la zone d'étude.

Problèmes de définition spatiale

La perception de l'espace rural péri-urbain varie en fonction de l'échelle adoptée. Si l'on observe, par exemple, la zone d'étude d'un point haut, le rural se distingue de l'urbain : le paysage, constitué de terres de cultures, de centres villageois, de zones de relief inoccupées, de massifs forestiers est facilement repérable. Mais plus on agrandit l'échelle, moins le contraste est évident. On se rend compte que les villages sont affublés d'excroissances urbaines, que les constructions s'étendent le long des axes, mitent les espaces de culture, et que ces derniers ne sont pas tous voués à l'agriculture (friches, fours à brique). La réduction de l'échelle d'observation au niveau régional change à nouveau notre perception ; l'espace rural du bassin se trouve alors inséré dans une nébuleuse urbaine qui contraste avec les étendues moins densément peuplées environnantes. La particularité de la frange péri-urbaine relève de sa forme intermédiaire : espace rural proche d'une ville, elle est dynamisée par la migration de population citadine. Le maintien de l'activité agricole se traduit par une discontinuité physique avec la ville et la cohabitation de fonctions urbaines et rurales engendre une multi-fonctionnalité de l'utilisation du sol.

Il est difficile de tracer une frontière entre le rural péri-urbain et le rural non péri-urbain. L'intensification des formes de mobilité rend cette distinction encore plus délicate et tend à affaiblir le poids de la distance-centre dans la définition de la ceinture péri-urbaine. Autour de Mexico, cette limite s'inscrit de façon d'autant moins évidente que la ville évolue vers une forme régionale. Le bassin de Chalco-Amecameca est sans aucun doute péri-urbain. Il est soumis aux migrations pendulaires et à l'anticipation urbaine (valeur urbaine du sol) : le développement des lignes de transport collectif permet des liaisons constantes et fréquentes entre toutes les localités de la zone et la ville. Somme toute, la délimitation du territoire péri-urbain nous paraît moins pertinente que la compréhension de sa dynamique : étroitement lié au processus d'urbanisation, l'espace rural péri-urbain est en constante mutation.

L'espace péri-urbain et le processus d'urbanisation de Mexico

L'apparition d'une zone de transition péri-urbaine autour de la ville implique que celle-ci ait le pouvoir de structurer l'espace qui l'entoure. La métropolisation de la capitale a été à l'origine de la mutation accélérée des campagnes environnantes et de la redistribution de la population vers la périphérie. Le mouvement centrifuge connaît un net ralentissement à partir des années quatre-vingt, qui correspond à une recomposition des formes de l'urbanisation et par là même des formes de la péri-urbanisation.

Durant la phase de métropolisation (1930-1980), la concentration du développement économique dans la capitale suscite une forte immigration et une explosion démographique (apogée dans les années cinquante). La gestion de la ville génère une croissante ségrégation économique et sociale qui favorise l'expulsion des activités productives et des populations vers la périphérie. Celle-ci reste en relation étroite avec le centre qui structure et irrigue l'espace métropolitain (articulation des voies de communication). La métropole est consommatrice d'espace : la superficie de l'aire urbaine passe de 284 km² en 1950 à 690 en 1970 et 1 300 en 1990 (DELGADO, 1991). Le front d'urbanisation progresse par conurbation¹. Suivant ce modèle, l'espace péri-urbain forme une troisième couronne (KAYSER, 1981) au-delà de la banlieue proprement dite (urbanisation continue consolidée). La mutation urbaine n'est pas homogène dans l'espace ; elle tend à être plus marquée aux abords de la banlieue et à s'estomper avec l'éloignement du centre. Cette forme d'organisation radio-concentrique autour d'un pôle unique est remise en question dans la décennie quatre-vingt.

On observe un ralentissement de la croissance urbaine à partir des années soixante-dix : le taux de croissance moyen annuel passe de 5 % dans la période 1940-1970 à près de 2,5 % entre 1970 et 1990.

¹ La densité du tissu villageois et le manque de contrôle administratif favorisent la dispersion des foyers de peuplement qui sont progressivement rejoints et absorbés par la banlieue ; les interstices sont alors remplis. Ce processus donne l'impression d'une avancée soudaine du front d'urbanisation.

La ville s'étend également moins rapidement, puisque 143 % de l'expansion spatiale de l'aire urbaine se fait entre 1950 et 1970, et 88 % durant les vingt dernières années. Ces données traduisent moins un essoufflement de la dynamique urbaine qu'une recomposition de son développement. La délocalisation du centre vers la périphérie se poursuit et s'accroît mais elle se réalise dans le cadre plus vaste de la région centre. Le District fédéral se dépeuple et se spécialise dans les fonctions tertiaires. Les nouveaux axes d'expansion sont projetés dans une grande couronne où figurent les pôles urbains satellites qui devraient être reliés, dans un avenir proche, par un système autoroutier périphérique (fig. 2). Les foyers de peuplement se multiplient mais ne s'intègrent pas à un tissu urbain continu. On passe d'un modèle dans lequel un centre unique domine et organise la périphérie à un modèle dans lequel l'espace urbain se structure autour de différents pôles caractérisés par une spécialisation et un poids variables (Puebla, Tlaxcala, Pachuca, Queretaro, Toluca et Cuernavaca). Ainsi, la relation centre-périphérie semble de plus en plus s'estomper au profit d'une relation périphérie-périphérie. Toutefois, celle-ci ne peut réellement s'affirmer que dans la mesure où un réseau de communication permet la liaison entre les différents points du système sans le passage obligatoire par le centre (ce qui n'est pas encore le cas aujourd'hui). Spatialement cette tendance se traduit par un éclatement de la ville. Les pôles satellites de la métropole occupent un poids démographique et économique croissant qui favorise leur expansion. Des centres actifs de peuplement apparaissent dans le tissu intermédiaire principalement le long des axes et autour des pôles secondaires ; ils ne se positionnent donc plus par rapport à un centre unique et n'intègrent plus forcément le critère de proximité au centre comme dominant pour leur localisation (changement possible grâce au développement des transports dans la périphérie). L'espace péri-urbain de la métropole se trouve en partie enclavé, et en partie rejeté aux marges de la région urbaine (fig. 2).

L'espace péri-urbain est donc étroitement lié à l'évolution de la dynamique urbaine. Son espérance de vie est courte mais se renouvelle sans cesse car il se déplace. Le maintien de terres cultivées témoigne de la volonté de quelques acteurs de conserver un lien avec la terre. Les agriculteurs demeurent ainsi des acteurs clés dans l'identification des formes de la ruralité péri-urbaine.

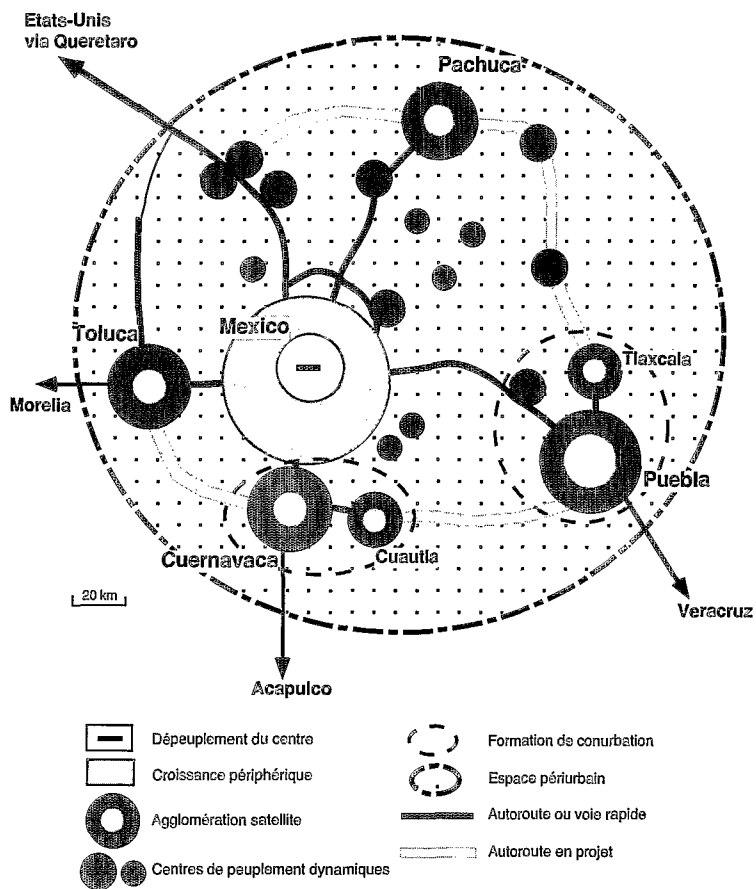


Figure II
Processus d'urbanisation et recomposition de l'espace urbain.

■ La diversité des exploitants péri-urbains

Nous admettons comme postulat que l'activité agricole est un fondement nécessaire au maintien de la ruralité bien que celle-ci se trouve de plus en plus associée à d'autres activités. Dans les campagnes proches des villes, le phénomène occupe une place d'autant plus importante qu'il est facilité par la proximité des sources d'emploi extra-agricoles. Nous partons de l'hypothèse que plus le lien avec l'activité hors-exploitation est fort, moins l'agriculture revêt d'importance, et donc moins l'exploitant est un vecteur efficace de la ruralité. Nous différencions ainsi les agriculteurs pour lesquels l'activité extra-agricole est essentielle de ceux pour qui elle reste secondaire, voire inexistante.

Activité extra-agricole principale

Dans ce groupe, on retrouve à la fois les entrepreneurs agricoles des grands domaines (de plus de 40 ha) et les agriculteurs minifundistes (moins de 5 ha). Leur point commun est de considérer l'agriculture comme une activité annexe.

Parmi les entrepreneurs, nous différencions les propriétaires des domaines laitiers, pour qui l'agriculture est un négoce mais aussi un passe-temps, des propriétaires des domaines céréaliers extensifs. Ces derniers, héritiers de la propriété, travaillent dans les professions libérales, sont négociants ou artisans. L'intérêt qu'ils portent à l'agriculture varie suivant l'attachement affectif qu'ils ont pour leur patrimoine. Nous associons à ce groupe les propriétaires qui ont acquis un domaine comme lieu de résidence principale et pour lesquels l'agriculture a pour première fonction de conserver le paysage : le travail de la terre est généralement laissé à un fermier (cas peu nombreux dans le bassin).

Les exploitants minifundistes sont davantage associés à la vie locale : ils travaillent à Mexico ou dans sa banlieue, mais demeurent dans le village. Les travaux agricoles s'effectuent donc les fins

de semaine ou pendant les temps de repos (cas des ouvriers soumis au régime des trois-huit). Parfois, certaines activités imposent une absence prolongée (chauffeurs de bus en particulier) ; la parcelle est alors laissée à un membre de la famille qui doit en prendre soin². Le maïs est la culture qui s'adapte le mieux au rythme de vie (concentration des travaux agricoles), aux objectifs (autoconsommation, vente en fonction des besoins) et à la capacité d'investissement réduite (semences issues de la récolte précédente). Les exploitants qui ont accès à l'irrigation cultivent la luzerne en rotation avec le maïs et se lancent parfois dans la production de légumes afin d'augmenter le revenu issu de l'agriculture. Les problèmes de commercialisation rendent ces entreprises très marginales.

Mais dans la frange péri-urbaine, il existe encore des exploitants pour lesquels l'agriculture demeure la principale source de revenus.

Activité extra-agricole secondaire ou inexistante

Des quatre types d'exploitation qui forment ce groupe, trois correspondent à des unités de production moyennes (10-40 ha) et un seul à des unités de plus de 40 ha. Nous distinguons les exploitants à temps partiel des exploitants à temps complet.

Pour les premiers, l'activité extra-agricole est un complément. Elle peut être régulière ou ponctuelle (travail saisonnier, émigration) mais sa principale fonction est de permettre le maintien de l'exploitation (régularisation des roulements aléatoires, investissements) et/ou d'offrir une certaine sécurité à la cellule familiale (travail salarié). Les céréales constituent l'essentiel de la production (maïs, blé, avoine, orge), bien que certains s'adonnent aux cultures maraîchères. L'élevage n'est pas un complément obligatoire

² Cette prise en charge est d'autant plus importante pour les dotations éjidales. En effet, la parcelle de l'*ejido* octroyée en usufruit à un bénéficiaire doit être travaillée sous peine d'en perdre le bénéfice. L'*ejido*, institué par la Réforme agraire, correspond à la propriété foncière collective rattachée à une communauté villageoise.

mais lorsqu'il est pratiqué, il est de petite taille (ovins, porcins, volailles). Dans ce cas, la double activité n'est pas une réelle entrave à l'agriculture, elle lui permet de perdurer.

Les producteurs à temps complet associent à l'agriculture l'élevage, bovin de préférence. On distingue les petits éleveurs laitiers spécialisés (production de fourrage et vente de lait) des éleveurs diversifiés (production de fourrage, de céréales et de lait). Pour ces derniers, la complémentarité entre l'agriculture et l'élevage permet de varier les stratégies de production afin de dépendre le moins possible des ressources externes (crédits) ou des débouchés urbains : le lait ainsi que les céréales commercialisées sont le plus souvent vendus aux intermédiaires qui viennent acheter la récolte sur place. Ces orientations se retrouvent aussi bien dans de grandes exploitations (plus de 40 ha) que dans des moyennes (de l'ordre de 10 ha). L'élevage offre un capital qui permet à l'exploitant de s'adapter aux irrégularités du revenu agricole. Par ailleurs, face à la pression urbaine, les éleveurs sont ceux qui résistent le mieux et le plus longtemps. Dans l'enceinte de Chalco³, tout un quartier rassemble les derniers *ejidatarios ganaderos*. Il est curieux de se promener du *jardin* (place centrale), où transitent la masse des *peceros*⁴ et microbus qui relie le District fédéral à toutes les communautés du bassin, vers les rues encore en terre battue de la partie ouest, où les odeurs de fumier et de lait, les murs d'adobe contrastent avec l'« urbanité » du centre.

Agriculteurs citadins et agriculteurs ruraux

La description ci-dessus montre que l'impact de la double activité n'est pas forcément un élément de distanciation entre exploitant et activité agricole. La logique de production, c'est-à-dire la fonction donnée à l'agriculture, compte également dans la différenciation des types d'exploitants. On distingue ainsi les stratégies des agriculteurs citadins de celles des agriculteurs ruraux.

³ Bourg rural désormais intégré à la banlieue consolidée de Mexico.

⁴ Camionnettes utilisées pour le transport public.

Pour les premiers, le mode de vie est lié à la ville plus qu'à la campagne. L'agriculture est un négoce annexe ou un passe-temps mais ne constitue pas la principale source de revenus. Le lieu de résidence est urbain ou rural mais dans ce cas, il ne se confond jamais avec le bâtiment d'exploitation (villa « moderne » dans le village ou sur un terrain de la propriété)⁵. La production a une finalité essentiellement commerciale et n'engendre aucune participation de la cellule familiale. La ville est le point de repère et l'éducation n'intègre pas la composante agricole. Les enfants se doivent d'aller à l'université pour étudier l'administration des entreprises, le commerce international, mais jamais l'agronomie.

Cette orientation contraste avec celle des agriculteurs ruraux, dont le mode de vie est encore campagnard, bien qu'il soit parfois étroitement lié au rythme de la ville (migrations pendulaires, semaine de travail de cinq jours). L'exploitation est familiale : les travaux agricoles constituent des points de repère communs pour tous les membres de la cellule ; l'autoconsommation du maïs, encore largement répandue, crée un lien direct avec l'activité de production⁶. Le lieu de résidence se trouve dans le village ou se confond avec le bâtiment d'exploitation. Parfois des *ejidatarios* ont obtenu (ou se sont octroyé) le droit de construire leur maison sur, ou aux abords, de la parcelle de culture ; mais bien que la construction soit récente, les signes de ruralité sont apparents : maïs qui sèche sous un auvent, élevage dans la cour (basse-cour ou bovins), fumier entposé dans un coin... L'agriculture conserve ici sa fonction de subsistance pour le noyau familial.

Quel que soit le type d'exploitant, l'agriculture péri-urbaine est également (voire avant tout) un moyen de maintenir un patrimoine

⁵ Font exception à cette règle les propriétaires d'anciennes haciendas qui ont rénové le bâtiment d'habitation pour y installer leur résidence principale ou secondaire (rares dans le bassin).

⁶ Un petit propriétaire de Chalco mentionne que l'autoconsommation de maïs a disparu lorsque les moulins (*nixtamal*) ont été fermés au profit des *tortilleras* qui délivrent les *tortillas* (galettes de maïs) à des prix fortement subventionnés. Le lien qui unit la cellule familiale au produit de la terre est ainsi interrompu et avec lui disparaît un moteur important de la ruralité. La désunion entre production et consommation est une étape essentielle dans le processus d'urbanisation des campagnes (PÉPIN LEHALLEUR, 1992).

et d'alimenter la spéculation foncière (agriculture « d'attente »). L'activité extra-agricole contribue dans certains cas à maintenir la production agricole, et dans d'autres cas à accélérer le processus d'urbanisation en introduisant une distance toujours plus grande entre l'exploitant et la terre, entre la production et la consommation. Pour mieux comprendre l'action de la double activité dans la mutation de l'espace péri-urbain, il est important de la considérer dans le temps.

■ La relation campagne-ville dans le temps

L'urbanisation des campagnes péri-urbaines n'est souvent analysée qu'en termes de rente différentielle : la terre urbanisée rapporte plus que la terre cultivée, c'est pourquoi on la vend. Cette transaction n'est en fait que l'aboutissement d'un long processus qui a amené l'agriculteur à dépendre de moins en moins du produit de la terre. L'exploitant se résout d'autant plus facilement à vendre qu'il ne cultive pas, ou de façon subsidiaire. Le processus de prolétarianisation dont il est question ici s'amorce dans le bassin avec la création des haciendas, il s'intensifie avec l'industrialisation de la métropole et se termine avec le lotissement des parcelles de culture. Jorge Duran, dans une étude sur l'urbanisation de l'*ejido* de San Barnabe (sud-ouest du DF) distingue cinq phases qu'il définit en mettant en relation les trois principaux modes de production paysans : l'autoconsommation (A), la production destinée à la vente (V) et la location de la force de travail (FT)⁷. Nous nous sommes

⁷ La combinaison de ces trois éléments indique le processus et les phases de prolétarianisation des *ejidatarios* :

- A + V < FT Jusqu'à la Révolution : travail dans les haciendas, l'industrie textile ou en ville.

- A + V > FT *Ejido* 1920-1940 : redistribution de la terre, retour dans les champs et formation du binôme ouvrier-paysan.

.../...

inspirés de ce schéma pour identifier les phases de prolétarianisation dans notre zone d'étude sans nous limiter à la propriété éjidale et sans prendre en compte les agriculteurs citadins pour lesquels le terme de prolétarianisation n'a aucun sens⁸.

Haciendas et communautés indigènes : les bases du processus de prolétarianisation

Le bassin de Chalco-Amecameca constitue, depuis la fondation de Tenochtitlán par les Indiens mexicains, une des principales zones d'approvisionnement de la capitale de l'Empire aztèque, de la Nouvelle-Espagne, voire du Mexique naissant. Les interactions entre ville et campagne proche sont donc anciennes. Jusqu'à la formation et la consolidation du système d'hacienda, les communautés indigènes sont les principaux fournisseurs de maïs et de produits frais, commercialisés ou réquisitionnés sous forme de tribut. L'antagonisme inhérent à ces deux formes de production va être à l'origine de la déstructuration des communautés et d'une dépendance accrue, due à une location de la force de travail en dehors de l'exploitation agricole.

- $A < V + FT$ *Ejido* 1940-1950 : l'autoconsommation est moins importante que la valorisation de la vente de produits locaux (fleurs, pulque, bois, charbon).

- $A + V < FT$ *Ejido* 1950-1960 : épuisement des ressources forestières, la force de travail devient la principale source de revenus.

Ejido 1960-1977 : vente de la terre et libéralisation totale de la main-d'œuvre.

⁸ Le processus de prolétarianisation s'applique aux exploitants dépendants, à la base, de l'agriculture. Les agriculteurs citadins sont avant tout des propriétaires fonciers qui investissent dans l'agriculture pour assurer une promotion sociale ou maintenir un héritage. Avant l'indépendance, l'hacienda est pour eux le moyen d'asseoir la richesse accumulée dans le commerce ou l'exploitation de mines et d'en limiter les aléas (stabilité des liquidités qu'offre le monopole du grain sur la ville). Après l'indépendance, ce sont les généraux et les politiciens qui deviennent les principaux représentants de l'oligarchie terrienne. La propriété foncière est alors le support économique nécessaire à leur ascension sociale (TUTINO, 1975). Après la Révolution, les objectifs ne changent guère : les grands domaines laitiers appartiennent, pour la plupart, à des négociants ou des industriels qui ont investi dans l'agriculture à un moment propice. Aujourd'hui, la vente des domaines pour l'urbanisation demeure un négoce rémunérateur.

Très tôt, les haciendas entrent en concurrence avec les communautés paysannes pour la culture du maïs. Dans un premier temps, elles ne produisent que le blé destiné aux populations espagnoles citadines, mais rapidement elles adoptent le maïs, tout d'abord pour les besoins de leur main-d'œuvre, puis pour le vendre à Mexico et aux villages de la région. Cette évolution affecte les populations indigènes, pour qui le surplus de maïs commercialisé permettait d'acquérir les biens qui n'étaient pas produits dans l'exploitation. Au niveau du travail, la relation entre hacienda et communauté repose sur un équilibre fragile. Dans le bassin, les populations locales manifestent une forte réticence à travailler dans les haciendas. Les caciques sont les intermédiaires indispensables qui se chargent de fournir aux grands propriétaires la main d'œuvre nécessaire à leur fonctionnement (emploi surtout saisonnier). Cette situation implique un respect mutuel des parties concernées : les propriétaires terriens ne peuvent s'approprier arbitrairement les ressources en terres et en eau des communautés sans réaction de la part des caciques, qui sont en mesure de leur nier le droit à l'embauche des ouvriers agricoles (TRUJANO et ANAYA, 1991). Ce n'est qu'après l'indépendance que ce schéma s'altère.

À partir de 1840, la majorité des haciendas de la région de Chalco entreprennent d'importantes innovations techniques qui permettent d'augmenter la productivité et de diminuer les besoins en main-d'œuvre. Les nouvelles activités (en particulier l'élevage laitier) accroissent notablement les besoins en eau de la grande propriété, qui multiplie les barrages, digues, citernes, puits et canaux pour la contrôler. Ce développement n'est possible qu'en empiétant sur les ressources des communautés. La politique de démembrement mise en place par la loi Lerdo (1856) a pour objectif de favoriser l'acquisition de la terre des *latifundios* ecclésiastiques et des corporations privées par un nombre plus important de propriétaires. Dans le bassin, elle a surtout cautionné la concentration de terres entre les mains de quelques grands *hacendados* et permis la création de véritables *latifundios* aux dépens des possessions paysannes. La spoliation des ressources des communautés indigènes est à l'origine de la dépendance accrue des exploitations paysannes face aux revenus issus de la location de la force de travail. Les paysans ont eu recours à l'emploi qu'offraient les haciendas, la ville de Mexico, puis, à partir du XIX^e siècle, les industries qui s'installent dans le

bassin⁹. L'implantation de ces usines est motivée par la proximité de Mexico, premier marché national, et annonce déjà la concentration industrielle qui se développe au XX^e siècle dans la zone métropolitaine. La Révolution marque la fin de la domination des haciendas et une revalorisation des exploitations paysannes.

Les limites de la Réforme agraire : le développement du processus de prolétarianisation

La Réforme agraire, en créant les *ejidos*, cherche à reconstituer les territoires des communautés paysannes. Elle n'enraye que partiellement la distanciation entre production et consommation, issue de la domination des haciendas, qui est à l'origine du développement de la location de la force de travail en dehors des exploitations.

En 1915, 80 % de la superficie du bassin est occupée par les grands domaines et 60 % par huit haciendas de plus de 5 000 ha. À partir de 1915, la Réforme agraire entreprend de redistribuer la terre de la grande propriété aux *ejidatarios*. En 1958, les haciendas n'occupent plus que 40 % de la superficie et les *ejidos* sont en grande partie constitués. Aujourd'hui, les grands domaines (plus de 40 ha) dépassent rarement 300 ha et leur superficie ne représente plus que 10 % du territoire étudié. Cette redistribution de terre a favorisé dans un premier temps le retour à la terre des populations locales (A+V > FT). Mais dans de nombreux cas, celui-ci s'accompagne du maintien de la double activité et donc du développement du statut d'ouvrier-paysan. La densité de population du bassin et la dynamique démographique favorisent le *minifundismo* : les propriétés privées ne cessent de se morceler au fil des héritages, et les dotations éjidales ne dépassent pas 5 ha. Les exploitations agricoles ne permettent pas la survie de la cellule familiale et les unités indus-

⁹ Les unités les plus importantes se consacrent à la production de textile de coton (*Miraflores* à San Mateo Tezoquipan et *Tomacoco* à Amecameca) ou de laine (*El Caballito* à Tlalmanalco) et à la production de papier (*Papelera de San Rafael y Anexas*).

trielles locales se voient concurrencées par les nouvelles usines qui apparaissent le long de la route nationale vers Puebla et surtout dans le nord du District fédéral. L'émigration vers la ville s'intensifie, mais le patrimoine n'est pas abandonné : au moins un membre de la famille demeure lié à l'exploitation même si le recours à la double activité est désormais courant ($A + V < FT$). En valeur absolue, la population active du secteur primaire a plutôt tendance à rester constante entre 1930 et 1990, alors qu'en valeur relative elle passe de plus de 70 % à 10 % pour l'ensemble des *municipios* étudiés¹⁰.

La vague de prolétarianisation à partir des années quarante n'atteint pas tous les exploitants de la même manière. Les producteurs de lait des *municipios* de Chalco et Ixtapaluca sont ceux qui résistent le mieux. La partie nord du bassin s'intègre au bassin d'approvisionnement laitier de la ville de Mexico, qui forme un croissant entre le nord, l'est et le sud-est autour de la métropole. La culture de la luzerne et la production de lait apparaissent dès la fin du XIX^e siècle dans les haciendas mais, à partir des années quarante, la forte demande urbaine suscite l'extension de la production à tous les types d'exploitation (petite : 5 à 30 têtes ; moyenne : 30 à 70 ; grande : plus de 500 têtes ; propriété éjidale ou privée). Le revenu agricole est alors revalorisé ($A + V > FT$) mais il résulte d'une orientation commerciale de l'agriculture qui renforce l'éloignement entre production et consommation et favorise la dépendance de l'exploitation vis-à-vis du marché urbain. La crise qui touche le bassin dans les années quatre-vingt¹¹ est ressentie d'autant plus durement que la spécialisation est forte. Certains exploitants cher-

¹⁰ Cette situation est le résultat de deux mouvements, d'une part le maintien d'une population sur place qui est de moins en moins dépendante de l'agriculture, d'autre part l'arrivée de personnes étrangères à la région avec la péri-urbanisation.

¹¹ Le bassin laitier de Mexico est concurrencé par le développement du bassin de production de La Laguna (près de Torreón) et par l'importation massive de lait en poudre (signature des accords du GATT en 1986). Par ailleurs, les exploitants se trouvent confrontés à la hausse des coûts de production, alors que les prix officiels du lait sont maintenus à la baisse. Près de Chalco, à Tlahuac, une usine de réhydratation est ouverte en 1985 pour permettre d'approvisionner les classes populaires de la métropole en lait bon marché (pour le prix d'un litre de lait frais on peut acheter trois litres de lait réhydraté en 1993).

chent dans les cultures maraîchères une alternative mais le risque qui pèse sur ce type de culture rend ces entreprises marginales. La crise laitière a donné un coup d'accélération à la dernière étape de la prolétarianisation : la vente des terres pour l'urbanisation.

L'analyse de l'évolution de la double activité dans le temps nous montre que des périodes de valorisation et de dévalorisation de l'activité agricole se succèdent.

Valorisation et dévalorisation de l'activité agricole proche des villes

Pour comprendre l'origine de ces alternances, deux critères sont à prendre en compte : la relation de l'exploitation avec le marché urbain et les rapports de l'exploitant avec l'activité agricole.

Les exploitations orientées vers des productions commerciales sont dépendantes des conditions du marché auxquelles les récoltes sont destinées. Les besoins d'approvisionnement de la capitale suscitent un développement agricole particulièrement notable pour la production de céréales et de lait. Avant la colonisation, le débouché commercial ne drainait qu'une petite partie de la production locale puisque le ravitaillement était essentiellement issu du tribut payé par les communautés à l'Empire aztèque. Le marché urbain devient fondamental pour les haciendas. Cette dépendance leur est particulièrement favorable dans la mesure où elles ont le monopole du commerce de grain. La production laitière est également vouée à la commercialisation urbaine. Son développement est d'autant plus important qu'il ne se limite pas à un type d'exploitation mais se diffuse au sein de structures diverses. La revalorisation se traduit par la naissance de nouvelles unités de production dérivées : crémeries, fromageries, unités agro-industrielles, qui génèrent des emplois locaux. Les cultures maraîchères pourraient se substituer à la luzerne mais elles se heurtent à des problèmes de commercialisation et à la concurrence d'autres régions (BANZO, 1995). La spécialisation des activités agricoles et la concentration des débouchés liés à ce type de revalorisation fondent leurs propres limites : les exploitations deviennent extrêmement dépendantes de toute variation économique et des cycles de valorisation et de dévalorisation de l'agriculture.

Ces variations sont également le fruit d'une logique interne à l'exploitation liée à l'intérêt porté à l'activité agricole. Dans le cycle de vie d'un exploitant, l'activité extra-agricole, même si elle permet de maintenir l'exploitation, agit comme un élément de distanciation dans la relation paysan-terre : dans la majorité des cas, l'agriculture passe au deuxième plan. Une revalorisation de l'activité s'opère lorsque les ouvriers atteignent l'âge de la retraite (environ 40 ans au Mexique). La parcelle laissée en location, prêtée ou travaillée les fins de semaine revêt un nouvel intérêt et fait l'objet d'investissement car elle devient la principale — et parfois seule — source de revenu. L'exploitant vieillissant sera d'autant plus motivé à capitaliser l'unité de production qu'il est assuré qu'un de ses enfants est prêt à continuer. Bien souvent, l'effort de ces dernières années se perd dans le grand partage : la parcelle exiguë héritée par chacun des enfants s'adapte plus au lotissement urbain qu'à l'exploitation agricole. Les cycles de revalorisation de la terre par les doubles actifs à la retraite ont tendance à disparaître avec l'intensification de la pression urbaine et l'éducation des enfants¹². Par ailleurs, l'augmentation des fermetures d'établissements industriels remet en question le binôme paysan-ouvrier pour les nouvelles générations. Toutefois, les jeunes sans qualification, ne pouvant devenir ouvrier, n'ont plus que la terre pour assurer leur subsistance : ils travaillent dans l'exploitation familiale ou louent une parcelle et tentent de créer un petit élevage pour donner une plus-value aux cultures. L'activité extra-agricole est un moteur de la reproduction de l'agriculture péri-urbaine, mais elle agit également comme un facteur de distanciation entre le paysan et la terre, car l'éloignement affectif qui en résulte est un élément essentiel dans la mutation de l'occupation du sol à la périphérie des villes.

Doit-on en conclure que la ruralité dans l'espace péri-urbain n'est qu'une forme décadente, à terme condamnée, de celle qui s'exprime dans les campagnes plus distantes des villes ? Nous ne le croyons pas. Les échanges avec le pôle urbain proche ont suscité

¹² L'éducation est considérée comme un moyen d'ascension sociale qui revêt un intérêt pour les parents d'autant plus fort que les perspectives de l'agriculture ou de l'industrie sont peu engageantes.

une transformation précoce dont la diversification des activités et l'évolution des besoins de la population urbaine ont été les principaux moteurs. Les formes de l'agriculture ont donc évolué, rapidement dans le cas des agriculteurs soucieux de s'adapter aux besoins du marché urbain, plus lentement pour ceux qui privilégient la culture du maïs et l'autoconsommation. La mutation s'est accélérée avec l'expansion urbaine et l'intensification de la spéculation foncière. La dynamique rurale péri-urbaine ne disparaît pas avec l'urbanisation, elle se renouvelle, elle se déplace, elle se transforme. Le développement de la mobilité et des interactions entre la ville et la campagne implique que l'on s'interroge plus avant sur la spécificité de l'espace rural péri-urbain et la pertinence de la distance au centre comme critère de définition.

Bibliographie

- BANZO (M.), 1995 — « Approvisionnement de la ville de Mexico et marginalisation des producteurs périurbains ». In Douzant-Rosenfeld (D.) et Grandjean (P.), éd. : *Nourrir les métropoles d'Amérique latine. Recomposition des systèmes d'approvisionnement et de distribution*, Paris, L'Harmattan : 69-89.
- DELGADO (J.), 1991 — « Centro y periferia en la estructura socioespacial de la Ciudad de México ». In Schteingart (M.), éd. : *Espacio y vivienda en la Ciudad de México*, Mexico, Colegio de México : 85-105.
- KAYSER (B.), 1981 — Vendeurs de terres à la périphérie des villes. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 10-11 : 129-136.
- PEPIN LEHALLEUR (M.), 1992 — Hacia una sociabilidad urbana en el campo mexicano? Reflexiones a partir de la desunión de producción y consumo. *Colegio de Mexico, Estudios sociológicos*, 10 (29) : 289-313.
- TRUJANO (M.G.), ANAYA (M. A.), 1991 — « El movimiento campesino de Julio Lopez Chavez en el sur-oriente del Estado de Mexico ». In Anaya (M. A.), éd. : *Segundo foro de investigación y servicios del oriente del Estado de Mexico (memoria)*, Universidad Autónoma de Chapingo : 327-332.
- TUTINO (J.), 1975 — Hacienda social relations in Mexico : the Chalco region in era of independence. *Hispanic American review*, 3 (55) : 496-528.